

L'immigration en albums pour les grands...

Village global, de David Lessault et Damien Geffroy (2019)

Quand une petite ville du Maine-et-Loire résiste... et se divise !

Nous sommes au début des années 2010. Le préfet du Maine-et-Loire a décidé d'ouvrir trois logements à Mazé – une ville d'environ 5 000 habitants – pour l'accueil des demandeurs d'asile. Dans un roman graphique, *Village global* ⁽¹⁾, deux auteurs nous racontent comment les habitants ont accueilli la nouvelle...

Les Mazéiais et Mazéaises, quels que soient leur âge ou leur situation sociale, sont bien comme tous les Français et Françaises : certains, ouverts

d'esprit, sont pleins d'empathie et de générosité envers les étrangers ; d'autres, plus bourrus, sont carrément des racistes primaires. Pour eux, les étrangers sont très bien... mais chez eux, ailleurs en tout cas !

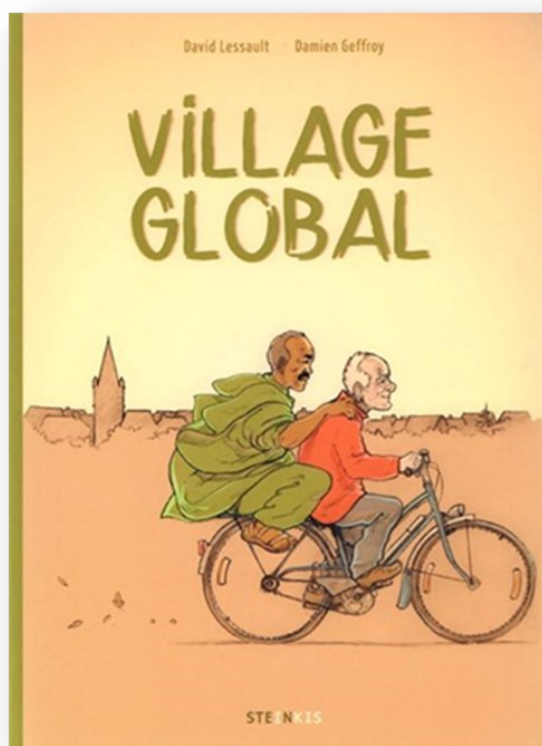
Monsieur Tarin emmène les opposants. C'est une vraie lutte dans une petite ville d'habitude si tranquille. Le Groupe de résistance à l'invasion de nos campagnes (le GRINC) colle des affiches, fait signer une pétition, mobilise la presse...

Le vieux Aristide se retrouve mêlé à tout ça. C'est qu'il habite juste en face les logements qui font polémique ; il était facile de l'embrigader. Mais voilà sa petite-fille, Salomé, étudiante en droit, qui vient lui rendre visite. Ils s'aiment bien tous les deux, mais là, au départ, ce ne sera pas possible !

Une très grande palette migratoire

L'album est l'occasion de faire des rencontres inattendues. Finalement, on se rend compte qu'à Mazé, il y avait déjà des étrangers, mais eux, ils passent inaperçus. Olek par exemple. Chaque rencontre donne lieu à une double page pour expliquer, de façon didactique, le parcours de chaque migrant tout en resituant ce parcours dans un contexte entre autres historique. C'est ainsi qu'on découvre qu'Olek est polonais. Depuis dix ans, il réside trois mois en Pologne où il retrouve son épouse, et il vient travailler neuf mois à Mazé dans une exploitation agricole où il est réellement attendu.

À Mazé, il y a aussi des manouches, bien souvent perçus comme des étrangers. Ils font tourner un



Mazé : une petite ville avec plein de petits coins du monde

(1) – David Lessault, géographe, chargé de recherche au CNRS, spécialiste des migrations internationales dans les campagnes françaises, et Damien Geffroy, auteur de BD, dessinateur, *Village global*. Paris : Steinkis, 2019 (159 pages, 20 euros).



Le maire et le sous-préfet passent une soirée difficile

manège, l'été, sur la côte ; ils fabriquent et vendent des paniers ; ils font encore la saison de cueillette des

pommes. Et ils ont acheté un terrain à Mazé pour pouvoir « se poser ».

Génésio, lui, il est bien français, mais ses parents, espagnols, catalans, ont fui en 1939 l'Espagne de Franco. Quant à Madame Smith, elle, c'est tout différent. C'est une ancienne directrice de banque, à Londres, et elle a atterri « volontairement » à Mazé pour vivre paisiblement à la campagne. Elle a créé un gîte rural.

Parmi les demandeurs d'asile qui viennent d'arriver, on fait la connaissance de Mamadou qui est né au Mali. Il a bourlingué à travers le Sénégal, les Canaries, l'Espagne, et le voilà en France avec l'appréhension d'un renvoi au Mali : son village a été détruit par les rebelles.

Zula, qui est avec un enfant, est séparée de son mari, un Érythréen, pour l'heure renvoyé dans un centre de rétention administratif, en Grèce. Quant à Archange, il vient de la République démocratique du Congo. Ses deux parents ont été tués dans des affrontements. Il voulait rejoindre Londres, mais il s'est retrouvé bloqué dans la « jungle » de Calais. Au moins, c'est un bon footballeur et il fait le bonheur du club local...

Au-delà de la diversité des parcours, le récit nous distille des informations sur les migrations internationales. Sur un plan plus humain, on y découvre le parcours douloureux de certains migrants, lesquels savent pourtant rester dignes. Même ceux qui obtiennent le statut de réfugié sont dans une situation bien souvent précaire et ils conservent en eux cette tristesse de l'éloignement de leur pays natal. Quant aux déboutés, les attend une vie « sans papiers » sous la protection, au mieux, de leur communauté.

Ma fille, Mon enfant, de David Ratte (Bamboo éd., 2020)

Un poignant « voyage » au pays du racisme et de la résilience

Michel, c'est le père. Il est calme, pondéré, positif, à l'écoute, ouvert d'esprit. Catherine, son épouse, c'est tout le contraire : elle est impulsive, colérique, bornée et, surtout, raciste. De ce racisme primaire réellement exécrationnel. Non, son souci de protéger ses enfants, son amour pour eux ne peut pas tout expliquer, tout excuser. Chloé, c'est l'aînée. Elle a 17 ans, bientôt 18 ; elle redouble sa classe de terminale. Et elle a un petit copain.

Jusque-là, pas vraiment de quoi en faire une BD ! Mais tout se complique très vite : le petit copain, c'est un « arabe ». Enfin, il est français et ses parents sont fran-

çais. Ce sont ses grands-parents qui sont venus d'Algérie.

Le petit copain s'appelle Abdelaziz. Le père de Chloé le connaît : « *Il est sympa, ce gosse* ». Il s'étonne simplement de tout le temps qu'il lui a fallu pour se déclarer ! Pour la mère de Chloé, par contre, c'est le choc, l'incompréhension : « *Comme si y avait pas assez de Français disponibles !* »

Le racisme de Catherine la révèle véritablement odieuse. Jusqu'à déclarer à une collègue de travail, par exemple, d'être « *grasse comme un loukoum* ». Tous les clichés les plus éculés y passent. L'avenir de Chloé avec

Abdelaziz ? Sûrement « *mère au foyer avec dix gosses* »... Pourtant, comme le lui fait remarquer son mari, ses grands-parents eux aussi sont des immigrés, arrivés d'Espagne. Forcément, ce n'est pas pareil car l'Espagne, c'est « *juste à côté* ».

Tout se précipite. Chloé invite Abdelaziz à venir la chercher chez elle pour une sortie et c'est l'occasion de le présenter à toute sa famille. Et puis Michel suggère d'inviter Rachid et Kadija, les parents d'Abdelaziz. À l'intérieur, Kadija enlève son hijab. Ce n'est pas banal ! L'auteur, bien sûr, ne manque pas de nous initier. L'actualité aussi prête à des décodages : les caricatures du prophète, les actes terroristes dont *Charlie Hebdo* a été victime, l'islamisme radical...

La mère de Chloé va jusqu'à se réjouir de la première dispute entre sa fille et Abdelaziz. Et c'est forcément Chloé qui va le larguer ! Ce ne peut pas être l'inverse... Mais il faudra encore attendre.

Et puis, sur le pont, c'est le drame... On ne peut pas tout révéler. On ne peut pas raconter le pire. Beaucoup plus tard, Chloé n'aura pas encore son bac cette année-là. Et puis elle fait une fugue. Tout s'enchaîne là encore.

« Ma fille », de l'album *Rupture* (1971)

Ma fille, mon enfant

Je vois venir le temps

Où tu vas me quitter

Pour changer de saison

Pour changer de maison

Pour changer d'habitudes

J'y pense chaque soir

En guettant du regard

Ton enfance qui joue

A rompre les amarres

(...) Mon enfant, mon petit

Bonne route... Bonne route

Tu prends le train pour la vie

Et ton cœur va changer de pays

(Paroles d'Eddy Marnay)



La BD a été publiée en février 2020 aux éditions Bamboo (coll. « Grand angle »), à Charnay-lès-Mâcon (96 pages, 18,90 euros).

Jusqu'à une chanson à la radio : « Ma fille », interprété en 1971 par Serge Reggiani auquel est dédié l'album. « Ma fille » ? Une « *magnifique ode à la résilience parentale... quand les enfants rompent les amarres et prennent leur envol* ». Pour Catherine, c'est le déclic... Et les morceaux de la tasse fracassée dès les premières pages sont maintenant recollés.

Ma fille, Mon enfant, c'est un album qui aborde des thèmes graves : l'immigration, la différence, l'acceptation de l'autre... ou le racisme, et aussi la mort, la difficulté du deuil, l'amour d'une mère pour sa fille.

Avec des portraits expressifs, tant par le texte que le dessin, la BD traite des relations familiales, intergénérationnelles, interculturelles. Peut-il servir de miroir à tous les racistes de la Terre ? En tout cas, il nous laisse sur une note optimiste : l'espoir d'une résilience ⁽¹⁾ toujours possible.

Des réalités et un engagement méconnus

Profession solidaire – Chroniques de l'accueil (Steinkis, 2020)

Jean-François Corty, médecin et diplômé en anthropologie politique, Jérémie Dres, scénariste, et Marie-Ange Rousseau, illustratrice, ont associé leurs compétences et leurs talents pour nous offrir un album : *Profession solidaire – Chroniques de l'accueil*, qui traite de la question migratoire et, indirectement, de la solidarité et de l'engagement.

C'est d'abord un témoignage, celui de Jean-François Corty, né en 1971 d'une famille de pieds-noirs qui va fuir l'instabilité du Maroc et venir s'installer dans la région de Toulouse. Très jeune, il a déjà le projet d'« *utiliser la médecine comme passeport pour être dans l'action* », autrement dit de « *faire de la politique autrement, autour de la solidarité* ». Il perçoit déjà les deux visions possibles de l'humanitaire : « *D'un côté, un humanitaire indépendant et autonome, désintéressé des calculs politiques, soucieux avant tout des besoins vitaux des gens ; de l'autre, l'idée d'un humanitaire intégré aux appareils d'État... avec tous les risques d'instrumentalisation que cela comporte* ». À travers le monde, cette seconde approche a justifié des opérations

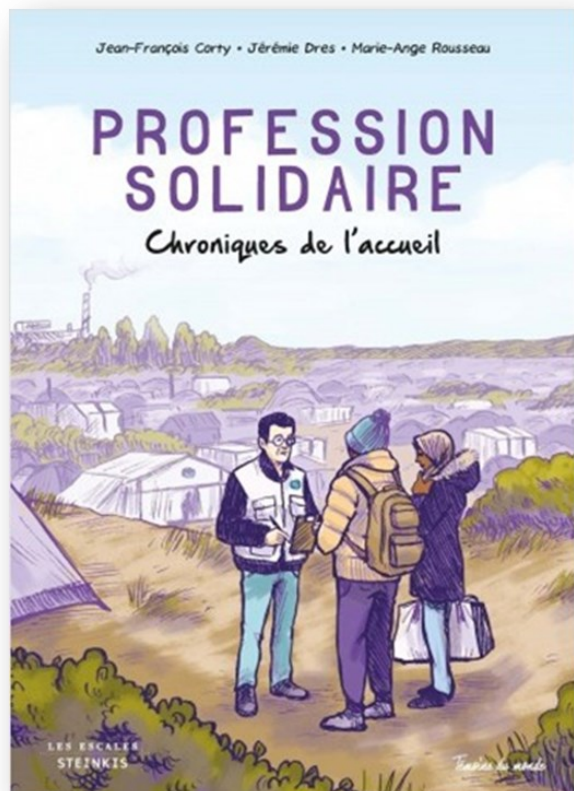
militaires, ce qui a quelque peu décrédibilisé l'humanitaire indépendant – celui dont Jean-François Corty se sent plus proche...

Le jeune médecin effectue sa première mission avec Médecins sans frontières : trois mois en Érythrée. Puis ce sont des missions, en 2001, en Afghanistan ; en 2002, au Niger, sur un programme de lutte contre la malnutrition ; en 2003, en Iran... En 2009, Jean-François Corty quitte Médecins sans frontières pour rejoindre Médecins du Monde. Au siège, à Paris, il suit tout particulièrement le dossier de la communauté rom, avant de se consacrer aux migrants de Calais, puis aux « *oubliés des campagnes* » avec le problème de l'accès aux soins en milieu rural où les professionnels de santé se font rares.

L'album n'est en aucun cas un catalogue d'expériences sur le mode anecdotique. Chaque événement relaté sert à reconstituer et à analyser un contexte réel. L'ouvrage montre toutes les difficultés d'intervention, mais le plus souvent la précarité, la solitude, la détresse de ces peuples qui subissent la guerre, la famine, l'absence de tout... L'album met également en avant la ressource que constituent les médias, même si, pour faire passer un message, il faut pouvoir affronter les opposants à toute forme d'immigration, aux discours les plus radicaux. Enfin, l'album illustre à merveille l'impérieuse nécessité du travail partenarial pour permettre des avancées significatives. Toute seule, une importante organisation sera toujours impuissante pour soulever des montagnes.

Neuf chapitres montrent la grande diversité de la solidarité humanitaire, à travers le monde et y compris en France, le plus souvent sous l'angle migratoire mais pas uniquement (cf. l'accès aux soins en milieu rural). Le dixième chapitre s'inscrit en décalage : c'est un hommage à tous ces « *humanitaires anonymes* ».

L'écriture d'un livre par Jean-François Corty (*La France qui accueille*, avec le journaliste Dominique Chivot, éditions de l'Atelier, 2018) est le prétexte à des rencontres afin de montrer que des citoyens n'attendent pas l'État pour trouver des solutions – au risque de s'exposer à des sanctions pénales, mais les valeurs qui animent ces citoyens sont telles que rien ne peut les arrêter ! Là encore, l'album montre que les mobilisations collectives et la médiatisation peuvent venir à bout de certaines résistances institutionnelles.



Éditions Steinkis / Les Escales (coll. « Témoins du monde »), 2020, 122 pages, 18 euros.

Quand la poésie, la musique et l'amitié peuvent sauver...

***Les oiseaux ne se retournent pas*, de Nadia Nakhlé (Delcourt, 2020)**

Dans *Les oiseaux ne se retournent pas* (éditions Delcourt, 2020), Nadia Nakhlé évoque la guerre et l'exil. À travers un récit poétique et des illustrations à la fois sombres et magiques, l'auteure délivre un message universel en hommage à toutes les âmes vagabondes...

Amel doit maintenant se faire appeler Nina. Cette toute jeune fille doit changer d'identité pour avoir une chance de survivre. L'objectif ? Quitter son pays ravagé par la guerre pour rejoindre l'Europe. Paris plus exactement. Les parents d'Amel sont morts et ses grands-parents la confient à la famille Hudhad qui, comme tant d'autres, rêve d'un nouvel horizon et se met en route pour tenter de quitter le pays.

Entre les camps et les « checkpoints » (points de contrôle dans les zones frontalières), la vie n'est vraiment plus comme avant et il est bien difficile de se déplacer. Les militaires sèment la terreur et flairent la peur. Alors Amel apprend à se protéger, à ne pas montrer ses « faiblesses ».

Bacem est un jeune soldat repent. Après s'être engagé dans la guerre par esprit de vengeance, il a décidé de déposer les armes. Il va faire la rencontre d'Amel et ce sera le début d'une belle amitié. À présent, c'est uniquement le oud (instrument oriental de musique à corde) que Bacem manie ; il partage volontiers son art avec Amel qui danse à l'écoute de ses mélodies et ses poèmes.



Les Oiseaux ne se retournent pas est un projet sur les thèmes de l'exil et l'enfance, composé d'un roman graphique (217 pages, 25,50 euros), d'un spectacle musical et dessiné, ainsi que d'une exposition.

Les oiseaux, messagers de l'espoir

Quand Amel demande à Bacem : « *Ça veut dire quoi croire en Dieu ?* », ce dernier lui répond : « *Ça veut dire espérer* ». Et il y en a de l'espoir dans cette histoire... Avec cette huppe, messagère des âmes, ces plumes qui s'offrent en chemin et tous ces oiseaux qui apparaissent tels des guides, même au beau milieu de l'effroi...

Comme pour une initiation, Amel doit passer plusieurs portes afin de se libérer de ses peurs et oser la traversée de la mer. Portée par les éléments et par le pacte conclu avec Bacem – « *On ne se perdra pas* » –, Amel suit son destin, courageusement, jusqu'en Italie, puis, enfin, à Paris.

Sur place, ce n'est pas comme Amel l'avait imaginé. Et, surtout, Bacem n'est plus là. Mais d'autres anges-gardiens veillent, comme Aïda qui la prend sous son aile.

Le récit est accompagné de citations inspirantes, comme des bougies dans l'obscurité. À l'instar des paroles prononcées par la mère d'Amel : « *On peut tout te prendre mais pas tes rêves. Avec eux, tu iras loin* »...

Paris.

Paris n'a rien
à voir

avec ce que
j'imaginai.

Je ravale
peu à peu mes rêves.

Partout,
des gens qui courent.
Je me demande ce qu'ils fuient
pour être si pressés.

Partout aussi, des immobiles,
adossés aux murs, comme des pierres qui attendent
et qu'on aurait posées là, devant les maisons.

Parfois, j'ai peur de
devenir une immobile.
Invisible.

On est en Italie, mais la France n'est pas loin...

Chez nous, de M. Rizzo et L. Bonaccorso (Futuropolis, 2021)

Dans *Chez nous – Paroles de réfugiés*, album publié aux éditions Futuropolis en février 2021, l'auteur Marco Rizzo et le dessinateur Lelio Bonaccorso vont à la rencontre des réfugiés et des personnes qui se mobilisent à leurs côtés.

Le récit documentaire se déroule en Italie. Plus précisément en Calabre, une région du sud de l'Italie qui compte un peu moins de 2 millions d'habitants, dont quelque 113 000 personnes de nationalité étrangère (5,8 %), surtout des Roumains, des Marocains et des Indiens. La Calabre accueille également environ 5 000 demandeurs d'asile. Le nombre d'immigrés reste approximatif avec le besoin de main d'œuvre à bas coût et la présence de véritables bidonvilles...

Dans le prolongement d'un premier album portant sur les secours en mer et la politique d'accueil des réfugiés – *À bord de l'Aquarius* (2019) –, Marco Rizzo et Lelio Bonaccorso mettent en lumière « *ce qui se passe "après"* ». Que vivent ensuite ces femmes, hommes et enfants qui ont survécu au désert, à la mer et à des situations sordides répétées ? Comment l'une des régions de l'Italie les plus touchées par le chômage (21,6 %), où

de nombreux jeunes partent pour trouver du travail ailleurs, accueille-t-elle les migrants ?

En 2018, un peu plus de 3 500 personnes étrangères y bénéficiaient de projets « Sprar » (le « système de protection des demandeurs d'asile et des réfugiés », financé par le ministère de l'Intérieur). La Calabre était la région comptant le plus grand nombre de projets « Sprar » (126, répartis dans 113 communes). Fin 2018, par un décret Sécurité, le dispositif est devenu « Siproimi » (le « système de protection pour les titulaires de la protection internationale et pour les mineurs étrangers non accompagnés ») ⁽¹⁾.

C'est dans ce contexte que le 8 janvier 2019, les auteurs rencontrent Giovanni, le président de Recosol – le réseau des communes solidaires – qui œuvre aux quatre coins de l'Italie afin de rechercher et mettre en œuvre des solutions durables aux problèmes qui se posent et notamment au sort réservé aux migrants.

Garder espoir au milieu des bidonvilles

À travers les portraits de Blessing, Mimmo, Ishak, Buba et Sherif, le lecteur découvre l'envers du décor : la dureté des situations et les ressources que les personnes déploient pour que la vie continue. Blessing est une jeune femme qui vient du Nigeria ; elle témoigne des risques qu'elle a pris pour entamer et poursuivre ce long voyage, y compris le risque de se faire trancher la gorge en cachant de l'argent dans le sable.

Il y a aussi Mimmo, l'ancien maire de Riace (une bourgade du sud de l'Italie), engagé durant trois mandats auprès des migrants et convaincu de la coexistence fructueuse entre ceux-ci et les autochtones. Mimmo a ensuite été suspendu de sa charge de maire, en octobre 2018, et poursuivi en justice pour, entre autres, « *facilitation de l'immigration clandestine* ». Il estime que les projets mis en place et le modèle proposé par Riace représentaient « *une utopie, l'aspiration à une société différente* ». Mais ils allaient à l'encontre d'une société de consommation individualiste et « *ça en a dérangé certains* ».

Tous parlent des mêmes réalités : les barques de fortune, les passeurs qui voient leur intérêt personnel avant tout, l'intervention des policiers puis celle des ambulanciers, des médiateurs et des médecins. Viennent ensuite les exigences administratives, les insécurités quotidiennes, l'insalubrité et le caractère dangereux de la vie



L'album (109 pages, 18 euros) est traduit de l'italien par Hélène Dauniol-Remaud

(1) – Matteo Salvini, le leader de la Ligue, a été ministre de l'Intérieur du 1^{er} juin 2018 au 5 septembre 2019. Il a conduit une politique très dure de lutte contre l'immigration. Fin 2020, le gouvernement de Mario Draghi est revenu sur les principales dispositions.

dans les bidonvilles, notamment avec les incendies « à cause des radiateurs ou des feux de camp pour se réchauffer. Ou à cause des règlements de comptes qui dégénèrent. Mais parfois c'est intentionnel... »

Le récit documentaire permet également de faire le point sur la législation actuelle en Italie en matière d'immigration et d'en saisir la complexité. Les militants des associations et ONG soulignent de nombreux problèmes critiques qui portent atteinte à l'humanité. De nouvelles

mesures réglementaires fragilisent d'autant plus la situation des migrants. Comme l'explique Ishak : « Si l'humanitaire prend fin, il me faudra un permis spécial pour rester » ⁽²⁾.

À la fin de l'album, Amnesty International rappelle qu'« accueillir celles et ceux qui cherchent une protection est une obligation légale que les États sont tenus de respecter. » Au-delà des discours, « l'accueil des réfugiés doit être organisé, prévu et systématisé ».

Une famille syrienne émigre aux États-Unis *Bienvenue dans votre nouvelle vie* (Buchet/Chastel, 2022)

Publié en 2020 aux États-Unis, *Bienvenue dans votre nouvelle vie*, album graphique de Jake Halpern, journaliste, auteur de plusieurs essais et romans, et de Michael Sloan, illustrateur, est sorti chez Buchet/Chastel en 2022 dans une traduction de l'anglais par Clara Tomasini (183 pages, 23,90 euros).

L'album est inspiré de faits réels. Il a lui-même toute une histoire que Jake Halpern relate à la fin de l'ouvrage. Celui-ci constitue une « version augmentée » d'une série de reportages dessinés publiés par le *New York Times* (prix Pulitzer du dessin de presse en 2018). Tout a commencé en 2016 quand un rédacteur en chef du quotidien a proposé à Jake Halpern de réaliser un reportage sur les réfugiés syriens. Dès le départ, l'idée était de suivre une famille, de son arrivée à son installation.

Il restait à trouver une famille syrienne arrivant aux États-Unis et acceptant de participer à ce projet de son plein gré. Le concours du directeur d'une association d'aide aux réfugiés et aux immigrants a permis la concrétisation du projet. Durant trois ans, avec un interprète, Jake Halpern a ainsi régulièrement rencontré deux frères, Ibrahim et Issa Aldabaan, chacun avec épouse et enfants. Il s'est immiscé dans leur vie et a effectué de longs entretiens, tant sur leur vie en Syrie avant et pendant la guerre civile, les manifestations et les combats de rue à Homs et la fuite en Jordanie, que sur leur départ et leur voyage pour gagner les États-Unis, leur accueil, leur vie au quotidien et leur intégration dans ce nouveau pays. Jake Halpern est journaliste et ne peut se contenter de témoignages. Il complète son travail avec de la recherche documentaire, du travail d'enquête, du recouplement d'informations...

Le travail journalistique s'est d'abord concrétisé dans des reportages dessinés publiés dans le *New York*



Album graphique de Jake Halpern (auteur) et Michael Sloan (illustrateur)

Times. Puis les auteurs ont eu l'idée d'un roman graphique. Là, ils précisent avoir fait preuve de « licence artistique », mais tout en s'efforçant de rendre l'album le plus réaliste possible.

En fin d'ouvrage, deux autres pages, intitulées « Épilogue », sont à lire absolument. Jake Halpern précise ce que sont devenus les deux couples et leurs enfants. Cela offre un résumé : « La première génération se sacrifie pour que la seconde réalise ses rêves »... L'intégration est difficile. C'est un combat de tous les

(2) – Il s'agit d'une allusion à la suppression des permis de séjours humanitaires.

jours. Mais que de ressources chez ces immigrés qui se retrouvent du jour au lendemain dans un univers tellement différent du leur. Ils ont tout à y découvrir, de la langue aux rites sociaux. Ce nouvel univers n'est pas exempt d'un racisme qui peut s'avérer très violent. Mais aussi que de militantisme, que de dévouement chez des Américains, anonymes ou organisés en association ! La conclusion est à la fois pleine d'une détresse de culpabilité et remplie d'espoir : pour Ibrahim et Issa Aldabaan, celui de voir un jour leur mère, restée en Jordanie, les rejoindre aux États-Unis.

L'album graphique est construit en cinq chapitres. Les trois premiers et le cinquième, en bleu, racontent le départ de la Jordanie, l'arrivée et l'installation aux États-Unis, les premiers mois de la vie au quotidien, leur intégration au jour le jour, mais aussi les sentiments ressentis par chacun : de la nostalgie forcément, parfois de la peur, des doutes, du découragement, tous sources de tensions au sein de la famille.

Le quatrième chapitre, en gris, est un retour en arrière : au printemps 2011, à Homs, en Syrie. Manifestations, arrestations, emprisonnements arbitraires, tortures, guérilla urbaine... et la fuite.

En France, en cette année 2022, cet album nous amène nécessairement à réfléchir sur l'immigration ukrainienne et sur l'accueil que nous réservons à celles et ceux qui ont fui l'invasion russe de leur pays.



Partir, c'est tout laisser derrière soi...

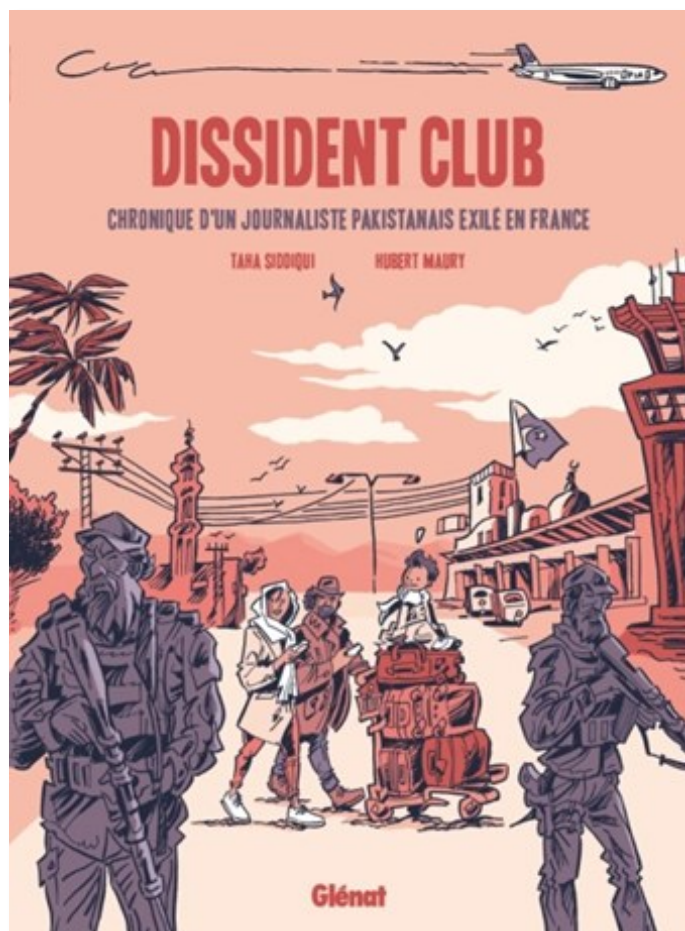
« Chronique d'un journaliste pakistanais exilé en France »

***Dissident Club*, de Taha Siddiqui et Hubert Maury (Glénat, 2023)**

D*issident Club – Chronique d'un journaliste pakistanais exilé en France* est un très gros album graphique de 263 pages (éditions Glénat, mars 2023, 29 euros). C'est un ouvrage autobiographique, avec le concours de Hubert Maury pour le scénario et le dessin, dans lequel Taha Siddiqui raconte son histoire depuis sa naissance en Arabie saoudite jusqu'à son exil en France en 2018.

Le titre – *Dissident Club* – peut surprendre. Pour en comprendre le sens, il faut arriver à la 261^e page : c'est le nom d'un bar que Taha Siddiqui a ouvert à Paris et c'est un espace de rencontre qui offre « *une tribune aux dissidents du monde entier* ». Ainsi, l'album effleure seulement la vie de Taha Siddiqui en France où il a obtenu le statut de réfugié politique. Peut-être y aura-t-il une suite ? Les dirigeants pakistanais le laisseront-ils tranquille ? Pourra-t-il un jour retourner en toute confiance au Pakistan ?

Le sous-titre – *Chronique d'un journaliste pakistanais exilé en France* – évoque le parcours professionnel de Taha Siddiqui. Celui-ci exerce tout d'abord pour une chaîne de télévision. On est à la page 188 – c'est dire que le journalisme d'investigation n'occupe que la toute dernière partie de l'album. À la télévision, Taha Siddiqui traite d'économie, puis d'économie politique et finalement de politique tout court. Il passe de la chaîne CNBC à GEO News, la plus grande chaîne d'information au Pakistan. Le journaliste couvre



l'actualité brûlante... sans aucune complaisance pour le pouvoir en place. Mais la presse est de plus en plus muselée.

Taha Siddiqui est co-lauréat du prix Albert-Londres de l'audiovisuel en 2014 pour le reportage *La guerre de la polio* (enquête dans une région où les talibans interdisent l'accès au vaccin contre la poliomyélite et ciblent les soignants et les ONG). Son courage et sa témérité n'ont pas d'égal. L'armée le menace, lui mais aussi sa famille. En janvier 2018, il fait l'objet d'une tentative d'enlèvement à laquelle il échappe de justesse... d'où l'exil en France.

Plein d'autres thèmes sont abordés dans l'album. Des lecteurs s'intéresseront à l'histoire politique du Pakistan avec ses conséquences sur la vie au quotidien, notamment pour la jeunesse. D'autres lecteurs seront plus sensibles à la problématique religieuse avec la radicalisation d'une famille pakistanaise qui a vécu un certain temps en Arabie saoudite ; et aussi avec la question de la cohabitation entre l'islam sunnite et d'autres confessions.

Les histoires se croisent...

Le 6 septembre 2013, Taha Siddiqui est convoqué au quartier général de l'armée. Le journaliste rassure Sara, son épouse. Il n'a pas grand-chose à se reprocher... sinon ces six années au cours desquelles il a fait son boulot. Parmi les événements qu'il a couverts : « *la tentative d'assassinat de la jeune militante des droits des femmes, Malala Yousafzai, par des talibans pakistanaïes, dans une zone où l'armée avait prétendu avoir éradiqué le terrorisme* ».

Malala Yousafzai ? Oui, il s'agit bien de cette « rebelle » présentée pages 14 et 15 de cette *Lettre du CÉAS*... Taha Siddiqui est reçu par le général Bajwa qui accueille très chaleureusement son « ami » dont il a suivi « avec grand intérêt » les reportages. Tout cela pour se permettre de lui donner un conseil : « *C'est de tes proches qu'il faut t'occuper. Tu es papa, à présent... Tu ne dois pas mettre ta famille en danger... Est-ce suffisamment clair ?* »